

Chapitre 1

Introduction

Ce livre est né d'un projet plus vaste que j'ai dû restreindre, une fois revenu à plus de réalisme ou à plus de modestie. Pour répondre à la fréquente question de mes étudiants sur l'utilité de l'apprentissage de la logique mathématique dans le cursus des études de philosophie, j'avais l'ambition d'écrire un ouvrage pour montrer à partir de l'étude des textes classiques comment la logique est utilisée par les philosophes, tant dans l'élaboration de leur argumentation que dans la recherche de réfutations des positions qu'ils combattent. Mais ce projet étant trop vaste ou trop important pour mes seules forces, je ne parvenais pas à lui donner une unité qui me satisfaisait. Je commençais néanmoins la rédaction. Je ne manquais pas d'aborder l'analyse de l'argument de Diodore, auquel Vuillemin a consacré ce grand livre qu'est *Nécessité ou contingence* et c'est à partir de l'étude de cet argument qui a une place privilégiée dans l'histoire de la philosophie, que l'idée m'est venue de restreindre mon champ d'analyse à ce que j'ai appelé les « paradoxes de la liberté », c'est-à-dire tous les arguments logiques qui touchent à la théorie de l'action.

Le célèbre argument de Diodore, le problème des futurs contingents, le paradoxe de la prescience divine et du libre arbitre, sont tous des arguments philosophiques difficiles où la logique joue un rôle décisif. A la différence des paradoxes logico-mathématiques, les paradoxes examinés dans cet ouvrage n'ont jamais menacé la cohérence d'un système axiomatique formel. Ils confirment ce que j'ai supposé ailleurs : il existe des paradoxes « spécifiquement philosophiques¹ ». Ceux-ci sont, à l'instar de l'argument de Diodore, du problème des futurs contingents ou du paradoxe de l'âne de

¹Voir [69] où l'on trouvera aussi un exposé centré sur les paradoxes logico-mathématiques.

Buridan, des arguments qui se fondent sur la logique pour entrer en contradiction avec nos croyances communes. En effet, nous ne pensons pas spontanément que le futur est déjà écrit, ni que la volonté peut rester indéfiniment indécise dans une situation où le choix est indifférent. C'est pourtant la gloire de la philosophie de présenter des arguments simples et corrects qui peuvent conduire à rejeter les opinions du sens commun, sans pour autant imposer une et une seule solution. On verra comment ces « paradoxes de la liberté » laissent libres de choisir entre plusieurs options philosophiques possibles pour les résoudre, ce qui, à mon avis, ne signifie cependant pas que toutes les options philosophiques se valent, tant du point de vue de l'accord avec la perception, que du point de vue de l'élégance du système de pensée.

Si l'on prête attention au développement de l'ouvrage, on peut observer qu'il suit à la fois un ordre chronologique et un ordre thématique qui va du simple au complexe eu égard aux problèmes posés. J'ai commencé par l'exposé et l'analyse du fameux « argument dominateur » de Diodore Kronos. Dans son ouvrage magistral, Vuillemin remarque que cette aporie, « domine encore la philosophie de l'action¹ ». On aurait tort de croire qu'il ne s'agit là que d'un jeu de mots dénué d'exactitude². L'analyse des textes proposés dans ce livre s'accorde avec une intuition que Vuillemin a très probablement eue : l'affirmation conjointe d'un déterminisme intégral dans l'univers et de la liberté de nos actions engendre inévitablement une série de paradoxes qui sont comme en germe dans l'argument de Diodore. La première partie de cet ouvrage aborde les paradoxes qui dérivent directement de cet argument à partir de l'affirmation de la détermination des événements futurs et de la liberté de l'action. La seconde partie porte plus précisément sur les difficultés que l'on rencontre dès lors que l'on entend nier l'existence de la liberté de la volonté, si l'on entend par « liberté » l'indifférence ou l'indétermination de celle-ci.

A chaque fois que cela m'a semblé possible, j'ai tenté de faire aboutir l'analyse logique sur une position philosophique. Philosopher, c'est faire « un choix libre et rationnel » (pour reprendre une expression de Vuillemin) en répondant à des questions universelles qui portent sur la connaissance que l'homme a du monde et sur

¹[72], p. 7

²C'est le jugement hâtif de que Barnes exprime dans [7]. Le fait que Dupuy ait encore récemment tenté d'apporter une solution nouvelle à l'aporie de Diodore dans le cadre d'une philosophie de l'action est à mon avis un indice du fait que Vuillemin a très probablement eu raison d'insister sur le caractère fondamental de l'aporie de Diodore. Voir [23], ch.11, pp. 175-197.

l'action qu'il peut avoir dans le monde. Je me suis donc efforcé de critiquer certaines thèses, à chaque fois que cette critique me semblait pouvoir être décisive, afin de dégager progressivement une leçon philosophique qui fait l'objet de la conclusion de ce livre. Celle-ci pourrait se résumer à l'affirmation selon laquelle tous les arguments philosophiques qui ont été forgés en faveur d'un déterminisme intégral des événements, et donc contre l'existence d'une liberté de l'action, contredisent non seulement l'intuition naturelle que nous avons de la liberté de la volonté, mais aussi l'usage ordinaire que nous avons des modalités, ainsi que le rapport que l'on établit ordinairement entre le savoir et la croyance, et jusqu'à nos représentations morales au sujet du mensonge ou de la faiblesse de la volonté. Bien entendu on ne peut pas prétendre, en philosophie, pouvoir *réfuter* la thèse déterministe, mais on peut cependant en montrer toutes les conséquences contre-intuitives. Enfin, je crois pouvoir au moins réussir à établir clairement la vérité de ce que les contemporains appellent « l'incompatibilisme » : la liberté de la volonté et la détermination des événements futurs sont logiquement incompatibles. Si cette dernière thèse est exacte et si l'on choisit d'affirmer la vérité du libre arbitre, alors c'est à partir de l'indéterminisme ou du probabilisme qu'il faut penser le futur. La conclusion de ce livre sera donc une invitation à l'étude du probabilisme ou de l'importance philosophique des probabilités.

Enfin, tout en faisant usage des systèmes formels, je me suis efforcé de rejeter les rares formules de ce livre dans les notes et de développer dans les annexes l'explication de points qui relèvent de la logique mathématique. J'ai souhaité que ce livre ne nécessite rien d'autre que de l'attention pour être compris et j'ai donc tenté de n'attribuer à mon lecteur, dans la mesure du possible, aucune connaissance philosophique ou scientifique préalable. J'espère ainsi montrer que l'usage de la logique en philosophie est essentiellement celui d'un outil pour l'analyse. Cela signifie que les formules ne sont que des commodités d'écriture et que la logique à elle seule ne peut remplacer l'effort du jugement. Si les pages qui suivent persuadent mon lecteur que l'usage de la logique mathématique peut être décisif pour une compréhension approfondie de problèmes philosophiques authentiques, alors ce livre aura atteint un objectif certes plus modeste que celui d'établir la vérité d'une position philosophique, mais sans doute non moins utile.

Première partie

Le futur est-il déjà écrit ?

Chapitre 2

L'argument de Diodore Kronos

Voici [...] les points à partir desquels on pose l'argument *Dominateur* : il y a, pour ces trois propositions, un conflit entre deux quelconques d'entre elles et la troisième : « Toute proposition vraie concernant le passé est nécessaire. L'impossible ne suit pas logiquement du possible. Il y a au moins un possible qui n'est pas actuellement vrai et ne le sera pas. » Diodore ayant aperçu ce conflit, utilisa la vraisemblance des deux premières pour prouver celle-ci : « Rien n'est possible qui actuellement ne soit pas vrai, et ne le sera jamais non plus à l'avenir ». Un autre, dans les deux propositions à conserver, gardera ces deux-ci : « il y a un possible qui n'est pas actuellement vrai et ne le sera pas ; l'impossible ne suit pas logiquement du possible » ; mais alors il n'est pas exact de dire que toute proposition concernant le passé est nécessaire [...]. D'autres admettent les deux autres propositions : « Il y a un possible qui n'est pas actuellement vrai et ne le sera pas ; toute proposition vraie portant sur le passé est nécessaire » ; mais alors l'impossible suit logiquement du possible. Mais il n'y a pas moyen de conserver les trois propositions à la fois, parce qu'il y a dans tous les cas conflit entre l'une et les deux autres.

EPICTETE, *Entretiens*, II, 19, 1-5. Cité à partir de [72], p. 15

2.1 L'argument rapporté par Epictète

L'« argument dominateur » de Diodore est plus souvent qualifié d'« aporie¹ » que de « paradoxe ». Cela peut s'expliquer par le fait que la prétendue contradiction produite par la conjonction des trois énoncés n'est en rien intuitive. En effet, Vuillemin, après d'autres, s'est efforcé de donner une démonstration formelle de la contradiction, démonstration qu'il corrigée par la suite². Pour des raisons de simplicité, je ne reprendrai pas ici les arguments que Vuillemin donne en faveur de sa reconstruction formelle qu'il veut à la fois fidèle à l'histoire et à la philosophie de Diodore. Les reconstructions formelles de l'argument qui ont été données n'entrent pas dans le cadre de cet ouvrage et je ne ferai donc que les mentionner à l'attention du lecteur qui souhaiterait approfondir la question.

Mon intention est de donner une explication rigoureuse mais intuitive de l'argument de Diodore (appelé « argument dominateur ».) La section qui suit est un « détour » qui devrait permettre de rendre plus transparent et plus aisé le sens réel de l'argument, présenté d'une façon plus simple. On reviendra à la présentation axiomatique dans la section suivante.

2.2 L'argument du pseudo-Diodore (1965)

Sous le pseudonyme de *Diodorus Cronus*, Taylor et Cahn ont publié, en 1965, dans la revue *Analysis*, un argument que je reprends ici avec peu de modifications³. Cet argument est, à ma connaissance, la façon la plus simple et la plus élégante de présenter l'argument de Diodore.

2.2.1 Exposé de l'argument

Concentrons notre attention uniquement sur les énoncés de la forme « X fait Z à l'instant t », où l'on désigne respectivement par X , Z et t une personne, une action et un instant précis. Appelons

¹On nomme « aporie » (en grec *aporia*, absence de passage, difficulté, embarras) une difficulté à résoudre un problème. Les premiers dialogues de Platon sont dits « aporétiques » parce qu'ils s'achèvent sur une absence de réponse au problème dont il est question dans le dialogue. Ce n'est que par extension de la signification originelle de ce terme que l'on désigne souvent aujourd'hui par « aporie » une problème insoluble et inévitable.

²Voir [78], [79]

³[66]

ce type d'énoncés les « énoncés-R » qui sont en fait tous les énoncés datés. Faisons alors trois suppositions :

- (i) Il n'est pas absurde de dire au sujet de quelqu'un qu'il est capable de rendre un énoncé-R vrai tout comme il est capable aussi de le rendre faux. Distinguons cela du fait de *découvrir* la vérité ou la fausseté d'un énoncé-R.
- (ii) Il n'est pas absurde de demander à quelqu'un de rendre vrai un énoncé-R, comme par exemple de se rendre à une date précise à un endroit fixé pour un rendez-vous. Pour rendre un énoncé-R vrai, il suffit donc que l'individu désigné dans l'énoncé, réalise l'action désignée au moment indiqué par l'énoncé ; pour rendre un énoncé-R faux, il suffit que l'individu s'abstienne de réaliser l'action en question telle qu'elle est indiquée.
- (iii) La vérité d'un énoncé-R ne change pas avec le temps. *S'il est vrai que* le 19 août 2008 l'auteur de ces lignes est en train de rédiger ce livre sur son ordinateur, cet énoncé, qui fait référence à cet événement qui a lieu le 19 août, sera tout aussi vrai s'il est rédigé le 20, ou à n'importe quelle autre date.

Supposons maintenant trois dates, t_1, t_2, t_3 , qui toutes sont *passées* et qui sont ordonnées naturellement, t_1 précédant t_2 qui précède t_3 , et prenons comme exemple exprimé au présent intemporel pour éviter toute ambiguïté, l'énoncé suivant noté (H) :

*Le 30 juin 2008, Hugo est reçu au baccalauréat avec la mention
Bien.* (H)

Puisque (H) est *vrai* en t_2 , lors de la publication des résultats, il est évident qu'en t_3 nul n'est capable de le *rendre* faux pas plus que de le *rendre* vrai, car on ne peut agir sur le passé. Mais, on ne voit rien non plus qui serait susceptible *du point de vue logique*, de nous rendre capables en t_1 d'infirmer ce même énoncé en t_2 : puisqu'il est *vrai* en t_2 *rien ni personne* ne peut, en t_1 , le rendre faux en t_2 . De même, il n'est pas plus logique d'affirmer que l'on est *apte* en t_1 à *rendre* vrai cet énoncé en t_2 . L'énoncé est *vrai* en t_2 , on peut l'affirmer en t_1 et donc énoncer une vérité, ou le nier et commettre une erreur. Mais on est logiquement conduit à dire que, puisque l'énoncé est *vrai* en t_2 , il est impossible que quoi que ce soit puisse être fait en t_1 pour changer la valeur de vérité de cet énoncé ; mais, de la même façon, nul n'est apte en t_1 à *rendre* un énoncé vrai en t_2 : puisqu'il est vrai en t_2 on ne peut que constater qu'il est vrai. Enfin il est clair qu'en t_2 , pour des raisons encore plus évidentes, nul n'est *apte* à *rendre* faux l'énoncé. Qu'en est-il

de la prétention à rendre vrai en t_2 l'énoncé qui est vrai en t_2 ? Nul ne peut donner un sens clair à l'idée de *rendre vrai* un énoncé *au moment même* où cet énoncé est vrai. On peut en effet toujours demander de marcher à quelqu'un qui est en train de marcher, mais c'est pour lui demander de *continuer* de marcher, non pour lui demander de marcher à l'instant précis où il marche. Il faut donc conclure que, bien qu'il semble possible de donner un sens à l'idée de rendre vrai un énoncé-R, ou d'être capable de le rendre faux, les hommes peuvent uniquement rendre vrais les énoncés qui sont vrais, et faux ceux qui sont faux, et que ces deux dernières conceptions elles-mêmes ont un sens très douteux.

La présentation de cet argument a pour intérêt la simplicité, car elle fait l'économie des prémisses évoquées par Epictète. Les auteurs prennent un exemple simple et ne font usage que du langage ordinaire et de l'intuition de l'ordre des événements temporels. On parvient, à l'aide de cet argument, à la même conclusion que celle à laquelle parvient Diodore selon Epictète : est possible uniquement ce qui est ou ce qui sera. Le « nécessitarisme » de Diodore consiste à rejeter l'existence des possibles non-réalisés ; autrement dit, si P est un événement possible, alors P arrive nécessairement. C'est pourquoi Boèce écrit : « Diodore estimait que si quelqu'un mourait en mer, il n'aurait pas pu trouver la mort sur terre ».

2.2.2 Analyse de l'argument

L'article du pseudo-Diodore a évidemment donné lieu à des tentatives de réfutation afin de dissiper le paradoxe¹. Bar-Hillel a répondu par un argument que le bon sens semble imposer. Diodorus Cronus parvient, selon Bar-Hillel, à confondre « être incapable en t_1 de faire quoi que ce soit qui rende l'énoncé-R faux en t_2 » avec « être incapable en t_1 de faire quoi que ce soit *pour* rendre en t_2 l'énoncé faux ». L'argument principal de Bar-Hillel est contenu dans ces lignes² :

Résumons : si on préconise un usage atemporel de l'expression « est vrai » (ce que je devrais pour une fois applaudir, particulièrement dans les contextes logico-philosophiques), on devrait alors s'abstenir de faire usage, dans le même contexte, de la phrase « rendre un énoncé vrai », car celle-ci implique presque automatiquement que ce qui a été rendu vrai ne l'était pas auparavant. Si,

¹Voir par exemple [6], et [8]

²[6], p. 56